

5 LES RÉCITS DE RÉSURRECTION

INTRODUCTION

Les résurrections ne constituent qu'un cas particulier de guérison. Elles expriment la puissance de Jésus sur le mal absolu qu'est la mort. Mais surtout, les miracles de résurrections constituent une anticipation de la résurrection de Jésus lui-même. Encore faut-il être attentif au fait qu'il y a un monde entre les résurrections opérées par Jésus et la sienne propre.

Il va de soi, en effet, que les résurrections opérées par Jésus ne sont que des réanimations, des retours à la vie. La vie qui leur est rendue est strictement la même que celle dont ils jouissaient auparavant. Il y a un simple retour à la vie d'antan. Le délai avant la mort définitive n'est que reporté.

L'Ancien Testament avec Elie et Elisée, le judaïsme et ses légendes rabbiniques, l'hellénisme connaissaient des cas de résurrection. Ils étaient racontés pour mettre en relief la personnalité du héros.

Au contraire, les évangélistes se montrent extrêmement discrets. Un seul cas de "résurrection" est rapporté par les trois évangiles synoptiques : celui de la fille de Jaïre. Encore le font-ils, nous le verrons, dans des termes différents correspondant à des intentions différentes. A ce cas unique, diversement rapporté et diversement interprété, Luc en ajoute un second, qui lui est propre, celui du fils de la veuve de Naïm.

On trouve au livre des Actes des Apôtres deux résurrections opérées par Pierre et par Paul : celle de la veuve Tabitha-Dorcas (Ac 9,36-42) et celle d'un adolescent nommé Eutyque, à Troas (Ac 20,7-12).

Quant à l'Evangile de Jean, il ne connaît aucune des résurrections rapportées par les Synoptiques. Mais il a en propre le long récit sur Lazare, le plus développé de tout son Évangile (Jn 11,1-54).

1 LA RÉSURRECTION DE LA FILLE DE JAÏRE

11 Les contextes

Chez Marc (5,21-43), la scène trouve sa place en Galilée, sur la rive occidentale du lac de Gennésareth, au retour de la guérison du démoniaque en Décapole païenne. Le récit est entrecoupé par la guérison d'une femme hémorroïsse. Les deux épisodes fondus l'un dans l'autre, sont écrits avec force détails : 10 versets pour la guérison et 13 pour la résurrection, soit un total de 23 versets.

Chez Luc (8,40-56), contexte antérieur et imbrication des deux faits sont identiques. Mais l'ensemble est plus bref : 6 versets pour la guérison et 11 pour la résurrection, soit un total de 17 versets.

Chez Matthieu (Mt 9,18-26), le récit commence dans la maison de Lévi-Matthieu que Jésus vient d'appeler à sa suite. Assez artificiellement, Matthieu fait se dérouler l'histoire entre la maison de Matthieu et celle de Jaïre. Lui aussi amalgame guérison et résurrection, tout en les résumant au point de devenir obscur : 3 versets pour la guérison et 6 pour la résurrection, 9 au total.

12 Lecture parallèle des deux récits : Jaïre et la femme hémorroïsse (Mc 5,22-43)

Imbriqués l'un dans l'autre, ces deux récits s'éclairent mutuellement. Peut-être ont-ils eu, à l'origine, une existence indépendante (leurs styles littéraires sont très différents). Quoi qu'il en soit, il est vraisemblable qu'ils aient été très tôt reliés l'un à l'autre.

Jésus se retrouve donc en territoire d'Israël, près de la mer, entouré d'une foule nombreuse qui le presse. Surviennent d'abord un chef de synagogue puis une femme ; rien ne les rapproche si ce n'est un même désir, une même foi : que la vie l'emporte sur leur détresse. Surpris à l'improviste, Jésus se laisse rejoindre par l'un et par l'autre, à hauteur de leur désir. Toujours à l'heure des rendez-vous imprévus, il manifeste ainsi comment Dieu prend en compte les aspirations de chacun dans ce qu'elles ont d'unique.

121 Points communs entre les deux récits

Les bénéficiaires de la guérison et du réveil miraculeux sont deux femmes, l'une malade depuis douze ans et l'autre âgée de douze ans :

²⁵ Une femme, qui souffrait d'hémorragies depuis **douze ans**... (v. 25)

⁴² Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher, – car elle avait **douze ans**. (v. 42)

Toutes deux sont désignées comme "fille" *thugater* :

³⁴ *Mais il lui dit : **Ma fille**, ta foi t'a sauvée.* (v. 34)

³⁵ *Il parlait encore quand arrivent, ... , des gens qui disent : **Ta fille** est morte.* (v. 35)

Des deux côtés, la guérison est exprimée par le verbe sauver :

²³ *Il le supplie avec insistance... : ... viens lui imposer les mains **pour qu'elle soit sauvée.*** (v. 23)

²⁸ *Elle se disait : « Si j'arrive à toucher au moins ses vêtements, **je serai sauvée.** »* (v. 28)

³⁴ *Mais il lui dit : Ma fille, **ta foi t'a sauvée.*** (v. 34)

Les deux demandeurs tombent aux pieds de Jésus pour le supplier (Jaïre) ou pour lui dire la vérité (la femme) :

²² *Arrive l'un des chefs de la synagogue, nommé Jaïros : voyant Jésus, **il tombe à ses pieds*** ²³ *et **le supplie** avec insistance en disant...* (v. 22)

³³ *Alors la femme, craintive et tremblante, ..., vint **se jeter à ses pieds** et **lui dit toute la vérité.*** (v. 33)

Jésus lie la guérison de la femme à sa foi et invite Jaïre à croire :

³⁴ *Mais il lui dit : Ma fille, **ta foi** t'a sauvée.* (v. 34)

³⁶ *... Jésus dit au chef de la synagogue : « Sois sans crainte, **crois** seulement.* » (v. 36)

Enfin, la première est prise de peur et le second se voit recommander de ne pas avoir peur :

³³ *Alors la femme, **craintive** et tremblante...* (v. 33)

³⁶ *... Jésus dit au chef de la synagogue : « Sois sans **crainte**, crois seulement.* » (v. 36)

L'imbrication de ces deux récits porte naturellement à les interpréter l'un en rapport avec l'autre comme deux quêtes de salut où la foi joue un rôle non négligeable. Celle de Jaïre est amenée à franchir un pas supplémentaire quand on lui apprend la mort de sa fille. La nouvelle lui parvient alors qu'il vient d'être le témoin direct d'une guérison reliée par Jésus à la foi de cette femme qui souffrait d'hémorragie depuis douze ans.

122 Jaïre et la femme

Les deux personnages principaux semblent être non pas ces deux femmes mais Jaïre et la femme souffrant d'hémorragie. Il y a un certain jeu d'opposition entre ces deux personnages qui sollicitent Jésus.

De Jaïre, le narrateur dit d'abord son statut social : il est "chef de la synagogue".

D'elle, il ne dit rien, seulement "une femme".

Il s'appelle Jaïre ; peu nombreux dans l'Évangile sont ceux dont le prénom a été conservé.

D'elle, on ne connaît pas le prénom ; ce qui la qualifie, c'est d'abord son état : "*elle souffre d'hémorragies depuis douze ans*", c'est un peu ce qui lui tient lieu de prénom.

Toute son histoire est résumée là : une histoire douloureuse, une succession de déceptions, de démarches infructueuses auprès des médecins ; elle a dépensé tout son argent sans être aidée en rien et elle va même plutôt de mal en pis. Bref sa vie s'éteint. De plus elle est en situation d'impureté permanente et donc d'exclusion sociale et religieuse permanente.

¹⁹ *Quand une femme est atteinte d'un écoulement, que du sang s'écoule de ses organes, elle est pour sept jours dans son indisposition, et quiconque la touche est impur jusqu'au soir.* ²⁰ *Tout ce sur quoi elle s'est couchée en étant indisposée est impur, et tout ce sur quoi elle s'est assise est impur...*

²⁵ *Quand une femme est atteinte d'un écoulement de sang pendant plusieurs jours en dehors de sa période d'indisposition ou que l'écoulement se prolonge au-delà de son temps d'indisposition, son impureté dure aussi longtemps que dure l'écoulement ; elle est impure, tout comme pendant ses jours d'indisposition.* ²⁶ *Tant que dure cet écoulement, tout lit où elle se couche est comme le lit de son temps d'indisposition ; et tout objet où elle s'assied est impur comme il est impur lors de son indisposition.* ²⁷ *Quiconque les touche se rend impur ; il doit laver ses vêtements, se laver à l'eau, et il est impur jusqu'au soir.* (Lv 15,19-20;25-27)

Lui est un notable ; elle, une exclue !

Ainsi d'un côté, on a un homme dont on connaît le nom et ayant une certaine notoriété et une certaine autorité.

De l'autre, on a une femme anonyme atteinte d'une maladie invalidante qui la rend impure en permanence et qui l'exclut de toute vie conjugale, sociale et religieuse. Elle s'est ruinée en frais médicaux et semble seule dans la vie.

Jaïre vient, voit Jésus et tombe à ses pieds ; c'est une démarche publique, franche et assurée.

Elle a seulement entendu parler de lui, et elle vient dans la foule, par derrière, discrètement, dans le désir de ne pas être repérée.

Lui s'adresse à Jésus, le supplie.

Elle ne lui dit rien, elle se parle à elle-même.

Il invite Jésus à venir chez lui pour imposer les mains à sa petite fille.

Elle se contente de toucher son vêtement.

L'un et l'autre se rejoignent en ceci : tous deux passent outre une image sociale ou religieuse.

Lui en risquant sa notoriété ; tout chef de synagogue qu'il soit, il n'hésite pas à tomber aux pieds de Jésus pour le supplier, alors que les autorités religieuses étaient déjà hostiles à son égard au point d'avoir projeté de le faire mourir.

Elle, ruse avec l'interdit de la Loi qui ne lui permettait pas de toucher Jésus car son état la rendait impure.

Mais surtout tous les deux sont habités d'une confiance totale en lui.

Il demande que sa fillette "soit sauvée et qu'elle vive".

Elle se dit : "je serai sauvée".

Être sauvé, pas simplement être guéri, mais être intégralement restauré. Affleure ici, au cœur de leur rencontre, l'expérience de salut des premières communautés chrétiennes.

13 La guérison de la femme (Mc 5,25-34)

Le récit comprend deux parties. La première (vv. 25-29), où la femme est sujet de presque tous les verbes, décrit la maladie et les efforts successifs de cette femme, y compris sa démarche à l'égard de Jésus qui culmine dans la prise de conscience de sa guérison.

La seconde partie (vv. 30-34) débute par la mention de la prise de conscience parallèle de Jésus qui mène dorénavant l'action.

Les deux parties se terminent par la même expression : "guérie de son mal" (v. 29) et "guérie de ton mal" (v. 34).

131 La description de la femme (vv. 25-29)

²⁵ *Une femme, qui souffrait d'hémorragies depuis douze ans*

²⁶ – *elle avait beaucoup souffert du fait de nombreux médecins et avait dépensé tout ce qu'elle possédait sans aucune amélioration ; au contraire, son état avait plutôt empiré –*,

²⁷ *cette femme, donc, avait appris ce qu'on disait de Jésus.*

Elle vint par-derrière dans la foule et toucha son vêtement.

²⁸ *Elle se disait :*

« Si j'arrive à toucher au moins ses vêtements, je serai sauvée. »

²⁹ *A l'instant, sa perte de sang s'arrêta et elle ressentit en son corps qu'elle était guérie de son mal.*

La situation pénible de cette femme atteinte d'hémorragie est longuement décrite aux vv. 25-26 à l'aide de 4 participes (en grec) :

Une femme étant en écoulement de sang douze années
et ayant beaucoup souffert par de nombreux médecins
et ayant dépensé tout son argent
et n'ayant tiré aucun profit mais plutôt vers le pire

Puis deux autres participes signalent qu'elle a entendu parler de Jésus et qu'elle vient vers lui :

*ayant entendu au sujet de Jésus
étant venue dans la foule par derrière*

Et c'est seulement là qu'on arrive au verbe principal de cette longue phrase :

elle toucha son vêtement...

Cette manière de raconter place Jésus en contraste avec de nombreux médecins qui ont fait beaucoup souffrir la femme, car leurs soins se sont avérés inefficaces.

Avec eux, elle a non seulement tout dépensé pour rien, mais cet épuisement de ses ressources est allé de pair avec une aggravation de son mal.

En venant vers Jésus, le narrateur nous dit qu'elle ne cherche plus seulement à être guérie, mais bien le salut : "*Si j'arrive à toucher au moins ses vêtements, je serai sauvée*". Elle ne cherche plus un soignant mais un sauveur pour être restaurée intégralement dans son être de femme.

La réflexion de la femme participe d'une croyance magique selon laquelle les vêtements ou les objets du thaumaturge peuvent communiquer la force naturelle qu'il possède.

En tous les cas, atteinte dans son corps à la source de sa vie, interdite de contact du fait de son impureté, cette femme ne voit son salut, paradoxalement, que dans un "toucher".

Elle qui n'a pas parlé, est immédiatement "guérie de son mal" : "sa perte de sang s'arrête". Jésus a répondu à sa demande, mais tout n'est pas encore dit loin de là !

132 Le dialogue entre la femme et Jésus (vv. 30-34)

³⁰ Aussitôt Jésus s'aperçut qu'une force était sortie de lui.

Il se retourna au milieu de la foule et il disait :

« Qui a touché mes vêtements ? »

³¹ Ses disciples lui disaient :

« Tu vois la foule qui te presse et tu demandes :

“Qui m'a touché ?” »

³² Mais il regardait autour de lui pour voir celle qui avait fait cela.

³³ Alors la femme, craintive et tremblante,

sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds

et lui dit toute la vérité.

³⁴ Mais il lui dit :

« Ma fille, ta foi t'a sauvée ;

va en paix et sois guérie de ton mal. »

Cette guérison obtenue à la dérobée ne s'arrête pas là. Car aussitôt, nous dit le narrateur, Jésus a conscience qu'une puissance est sortie de lui. Cette conscience débouche sur la question "*qui a touché mes vêtements*". Il adresse la question à tous, laissant la femme libre de ne pas y répondre.

Mais pourquoi Jésus veut-il savoir qui l'a touché ? Serait-il mécontent ? La femme osera-t-elle se dévoiler ? Elle le fait, mais en étant "craintive et tremblante".

Elle est atteinte au lieu d'elle-même où elle pouvait se troubler. En touchant la frange du manteau, elle avait contourné la Loi. Mais le regard de Jésus qui la cherche l'atteint au cœur : va-t-elle rester cachée dans la foule ou se faire connaître publiquement ? Malgré ce qui lui en coûte, "*elle lui dit toute la vérité*", se mettant elle-même dans sa vérité.

Sa démarche confirme l'intention cachée dans le geste qu'elle avait posé : une immense confiance que Jésus lui révèle. "*Ma fille, ta foi t'a sauvée*". La foi : dans ce contexte, ce mot a de quoi étonner ! Cette femme n'a pas professé sa foi. Elle n'a rien dit de l'identité de Jésus. Elle est simplement toute entière dans son geste. Pour Jésus, c'est sa manière de croire. Ce qui pouvait n'apparaître que comme superstition et magie est réinterprété par Jésus. Il requalifie son geste comme foi qui sauve. Dans l'après-coup de la rencontre un sens nouveau apparaît.

A ce moment seulement, elle est vraiment sauvée, renouvelée dans sa féminité. Elle redevient sujet de sa propre parole, capable de relations normales, femme parmi d'autres. Peut-être plus encore : elle renaît à elle-même.

14 Le réveil de la fille de Jaïre (Mc 5,22-24.35-43)

Le récit du réveil de la fille de Jaïre est structuré en quatre scènes qui commencent chacune par le verbe *arriver* (vv. 22.35.38) ou *entrer* (v. 40). Chacune des scènes se passe dans un endroit différent et met en avant des personnages différents

141 La démarche de Jaïre : au bord du lac avec la foule (vv. 22-24)

²²**Arrive** l'un des chefs de la synagogue, nommé Jaïros :
voyant Jésus, il tombe à ses pieds

²³et le supplie avec insistance en disant :

« **Ma petite fille est près de mourir ;**

viens lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. »

²⁴Jésus s'en alla avec lui ;

une foule nombreuse le suivait et l'écrasait.

Jaïre est chef de synagogue. Ce rôle est bien attesté en Palestine au 1^{er} siècle. Il n'est pas chef de la communauté mais le responsable des réunions cultuelles et de l'entretien des bâtiments. C'est donc un homme qui possède influence, richesse, pouvoir, considération, famille.

Et cependant, paradoxalement, il tombe aux pieds de Jésus, dans une attitude de soumission, comme la femme syrophénicienne et il le supplie comme le lépreux :

²⁵Tout de suite, une femme dont la fille avait un esprit impur entendit parler de lui et vint **se jeter à ses pieds**. (Mc 7,25)

⁴⁰Un lépreux s'approche de lui ; **il le supplie** et tombe à genoux en lui disant : « Si tu le veux, tu peux me purifier. » (Mc 1,40)

Contrairement aux deux femmes qui vont être guéries et qui ne sont pas nommées, Marc cite le nom de Jaïre. C'est peut-être à cause de sa portée symbolique : *Ya'îr* signifie "il éclaire" ou "il éveille". Cependant la suite du récit n'y insiste pas car le personnage est toujours désigné comme "chef de la synagogue" (vv. 35.36.38).

Jaïre ne dit pas que sa fille est morte, mais qu'elle est sur le point de mourir. Elle est "*à la dernière extrémité*" *echei eschatos*. Il n'a plus personne vers qui se tourner hormis Jésus.

Marc souligne également la foule nombreuse qui écrase Jésus.

142 L'annonce de la mort de la fille de Jaïre : sur le trajet (vv. 35-37)

La seconde scène a lieu sur le trajet entre le lac et la maison de Jaïre avec des gens de sa maison et trois disciples :

³⁵Il parlait encore quand **arrivent**, de chez le chef de la synagogue, des gens qui disent :

« Ta fille est morte ; pourquoi ennuyer encore le Maître ? »

³⁶Mais, sans tenir compte de ces paroles, Jésus dit au chef de la synagogue :

« Sois sans crainte, crois seulement. »

³⁷Et il ne laissa personne l'accompagner, sauf Pierre, Jacques et Jean, le frère de Jacques.

Nous retrouvons donc ici le chef de la synagogue. L'épreuve s'aggrave jusqu'à devenir insurmontable. Son entourage lui annonce la mort de sa fille (*hê thugatêr sou*). Elle est arrivée au bout, cette fille qu'il ne voulait pas perdre et qu'il a pourtant perdue.

Mais Jésus conteste le discours des gens de l'entourage de Jaïre. Et il invite Jaïre à la foi. Ici, évidemment, la mémoire du récit de la femme fait sens.

Malgré leur incompréhension signalée plus haut, trois disciples vont être témoins du retour à la vie de la fille de Jaïre : Pierre, Jacques et Jean.

³¹Ses disciples lui disaient : « Tu vois la foule qui te presse et tu demandes : "*Qui m'a touché ?*" » (v. 31)

Pierre, Jacques et Jean seront trois témoins de deux autres événements importants : la Transfiguration (Mc 9,2) et Gethsémani (Mc 14,33).

143 L'arrivée à la maison de Jaïre et les moqueries des gens (vv. 38-40a)

La troisième scène se déroule devant la maison de Jaïre avec des pleureurs :

³⁸ **Ils arrivent** à la maison du chef de la synagogue.

Jésus voit de l'agitation, des gens qui pleurent et poussent de grands cris.

³⁹ Il entre et leur dit :

« Pourquoi cette agitation et ces pleurs ?

L'enfant n'est pas morte, elle dort. »

⁴⁰ Et ils se moquaient de lui.

La parole de Jésus brise l'harmonie des conventions sociales.

L'enfant (*to paidion*), affirme Jésus, n'est pas morte, mais elle dort. Il s'attire ainsi l'opposition des gens et sera contraint de les chasser.

144 Le retour à vie de la fille de Jaïre : l'entrée dans la maison (vv. 40b-43)

Cette dernière scène a lieu dans la maison avec la morte, ses parents et les disciples :

^{40b} *Mais il met tout le monde dehors et prend avec lui le père et la mère de l'enfant et ceux qui l'avaient accompagné.*

Il entre là où se trouvait l'enfant, ⁴¹il prend la main de l'enfant et lui dit :

« Talitha qoum », ce qui veut dire :

« Jeune fille, je te le dis, réveille-toi ! »

⁴² Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher, – car elle avait douze ans.

Sur le coup, ils furent tout bouleversés.

⁴³ Et Jésus leur fit de vives recommandations pour que personne ne le sache, et il leur dit de donner à manger à la jeune fille.

Tout d'abord, un nouveau personnage apparaît : la mère de l'enfant ! Voici ce que la présence omniprésente du père cachait au lecteur. La fille de Jaïre appartient à une famille et pas seulement au père.

Puis Jésus "*entre là où se trouvait l'enfant*" : comme s'il entrait dans la mort. Que fait alors Jésus ? Il ne lui impose pas solennellement les mains comme Jaïre le lui avait demandé ; plus familièrement, il lui saisit la main, geste si simple pour entrer en relation avec quelqu'un : "⁴¹*il prend la main de l'enfant*". Mais geste qui rappelle également le geste même de Dieu :

¹³ Car moi, le SEIGNEUR, je suis ton Dieu qui tiens ta main droite, qui te dis : « Ne crains pas, c'est moi qui t'aide. » (Is 41,13)

Il s'adresse alors très personnellement à elle, la suscitant dans son autonomie : "**Jeune fille, je te le dis, réveille-toi !**". C'est le quatrième mot différent qui sert à nommer la jeune malade comme si son identité était en perpétuelle évolution :

²³ et le supplie avec insistance en disant : Ma **petite fille** est près de mourir... (v. 23)

³⁵ ... « Ta **fille** est morte ; pourquoi ennuyer encore le Maître ? » (v. 35)

³⁹ ... **L'enfant** n'est pas morte, elle dort. (v. 39)

⁴¹ Il prend la main de l'enfant et lui dit ... : « **Jeune fille, je te le dis, réveille-toi !** » (v. 41)

A ses yeux, elle n'est plus la petite fille de son père, elle est devenue femme, à l'image de cette femme sauvée qui venait de trouver une nouvelle stature dans la vie. Jusque-là toujours sujet de la parole des autres, elle est enfin interpellée par une parole autre que celle de son père, de sa mère, de son entourage, une parole qui la nomme "jeune fille" (*korasion*).

Et elle s'éveille (ou se lève). Elle se lève, elle marche, elle mange.

Elle est devenue un sujet actif désirant. Elle est une femme en devenir puisqu'elle a douze ans.

Jaïre en est témoin, mais il ne parle plus !

Le narrateur évoque son âge : "**elle avait douze ans**", l'âge où elle peut devenir mère. Ainsi, quand il y a douze ans, la femme au flux de sang perdait sa capacité d'enfanter, cette petite fille entrait dans la vie. Puis au moment où cette femme avait retrouvé la vie, la fillette était descendue dans la mort. Toutes deux sont maintenant des vivantes parmi les vivants.

145 Le sens de ce récit

Que nous dit Marc sur Jésus dans ce récit ? Jésus est celui dont la parole a le pouvoir de guérir : nul autre que lui ne le peut (ni les médecins chez qui la femme va souffrir, ni l'amour – étouffant ? – du père pour sa "fillette").

Il faut pour cela que Jaïre sorte de son rôle de chef protégeant sa fillette ou que la femme sorte de l'anonymat de la foule dans laquelle elle se cache. Il faut rencontrer Jésus (pas seulement le toucher ou l'implorer), il faut expérimenter un dialogue (la femme) et une rupture (Jaïre).

Cette femme et cet homme sont dans une impasse. Pour la dépasser ou la traverser, Jaïre doit accepter de "perdre" sa petite fille pour que la jeune fille vive. Pour la femme, il s'agit de devenir fille, de se découvrir en relation, en lien de filiation, pour être guérie.

Le miracle est bien ici l'écoute d'une parole qui fait rupture (qui sépare le père de sa fillette), qui libère (la grâce de Dieu brise les fatalités) et qui a une efficacité physique.

C'est bien la grâce de Dieu qui libère du déterminisme, mais cette grâce peut se dire dans une guérison, voire une réanimation du corps.

Ce récit a bien deux pointes. Une pointe christologique : Jésus est celui qui a pouvoir sur la mort. Une pointe anthropologique : la guérison de la fillette est double, la sienne et celle de son père. C'est la parole de Jésus qui fait advenir un sujet à l'existence véritable.

15 Le récit de Luc

Le récit lucanien insiste sur la réalité de la mort de la fille de Jaïre alors que le récit marcien laissait planer une certaine ambiguïté. Au v. 53, Luc insiste : "ils savaient qu'elle était morte".

A Jaïre, Jésus dit au v. 50 : "elle sera sauvée", ce que s'était gardé de dire Marc. Le verbe est à attendre au sens fort de rendre sain et sauf.

Arrivé à la maison, Jésus ne voit pas seulement des gens qui pleurent (Mc 5,38), mais "tous pleuraient et se lamentaient" (Lc 9,52).

Sitôt prononcée la parole de réveil accompagnée du geste de la main, Luc précise : "Et son esprit (*pneuma*) revint" (Lc 9,55). Ce trait est emprunté au récit de la résurrection du fils de la veuve de Sarepta :

²²*Le SEIGNEUR entendit la voix d'Elie, et le souffle (pneuma dans la LXX) de l'enfant revint en lui, il fut vivant. (1 R 17,22)*

Luc accentue les traits du récit marcien. Son enseignement en prend plus de relief, tout en demeurant dans la même ligne que celui de Marc. Une touche propre à Luc contribue à orienter le lecteur dans une direction voisine. La fillette est devenue fille unique (Lc 8,42), ce qui aggrave la peine de son père. On sent l'évangéliste de la miséricorde appuyer un de ses thèmes favoris, celui du miracle, réponse à la foi, mais réponse qui vient de la bonté et de la mansuétude du Sauveur.

16 Le récit de Matthieu

Dans le récit matthéen, quand Jaïre vient trouver Jésus, sa fille est déjà morte. Le texte ne dit plus qu'il est chef de la synagogue. Par contre, en 8,23, les pleureuses officielles et les joueurs de flûte, qui ont eu le temps de prendre leur office, confirment la réalité de la mort. Jésus ne sélectionne aucun témoin du miracle : il entre seul et sans un mot, prend la main de la fille qui s'éveille aussitôt.

Matthieu termine en rompant avec l'ordre du secret imposé dans Marc et Luc par la notation : "la nouvelle se répandit dans toute cette région" (Mt 8,26).

Matthieu dépersonnalise complètement le récit : on ne sait pas le nom du notable, on ne connaît pas l'âge de l'enfant et il n'y a aucun témoin. Il présente ainsi un schéma de catéchèse valable pour tout chrétien. La foi est rencontre personnelle avec le Christ ressuscité en qui on a une confiance totale, dès le départ. Même face à la mort, la foi croit le Christ tout puissant. La foi fait passer de la mort à la vie et cela, le monde entier doit le savoir (Mt 8,26). C'est pourquoi, chez Matthieu, le notable se prosterne devant Jésus, il l'adore (Mt 9,18) tandis que chez Marc et Luc, il se contente de tomber à ses pieds.

2 LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM

21 La résurrection dans l'œuvre de Luc

Luc témoigne d'un intérêt particulier pour la résurrection, en raison sans doute des lecteurs chrétiens issus du paganisme et de l'hellénisme auxquels il destine, en Théophile, son œuvre théologique. Il est le seul des évangélistes à rapporter deux cas de résurrection.

En plus de ces deux récits, Luc rapporte également deux paroles sur la résurrection. La première lui appartient en propre :

¹³ *Au contraire, quand tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles,*
¹⁴ *et tu seras heureux parce qu'ils n'ont pas de quoi te rendre : en effet, cela te sera rendu à la résurrection des justes. (Lc 14,13-14)*

La seconde, quoique parallèle à Marc et Matthieu a pris chez lui une forme plus accentuée :

Lc 20,34-36	Mc 12,24-25	Mt 22,29-30
³⁴ Jésus leur dit : « Ceux qui appartiennent à ce monde-ci prennent femme ou mari. ³⁵ Mais ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part au monde à venir et à la résurrection des morts ne prennent ni femme ni mari. ³⁶ C'est qu'ils ne peuvent plus mourir, car ils sont pareils aux anges : ils sont fils de Dieu puisqu'ils sont fils de la résurrection.	²⁴ Jésus leur dit : « N'est-ce point parce que vous ne connaissez ni les Ecritures ni la puissance de Dieu que vous êtes dans l'erreur ? ²⁵ En effet, quand on ressuscite d'entre les morts, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme des anges dans les cieux.	²⁹ Jésus leur répondit : « Vous êtes dans l'erreur, parce que vous ne connaissez ni les Ecritures ni la puissance de Dieu. ³⁰ A la résurrection, en effet, on ne prend ni femme ni mari ; mais on est comme des anges dans le ciel.

Chez Luc, les ressuscités ne sont plus seulement comme des anges, ils sont égaux aux anges et ils sont fils de Dieu étant fils de la résurrection.

Il est clair que Luc a dû développer davantage sa théologie de la résurrection. Il existe ainsi sans doute une intention apologétique dans son insertion du récit du fils de la veuve de Naïm.

22 Le contexte

Luc a déjà rapporté six miracles depuis le début de son évangile :

- un exorcisme (4,31-37)
- une guérison – la belle-mère de Pierre (4,38-39)
- un lépreux (5,12-14)
- un paralytique (5,17-26)
- un homme à la main desséchée (6,6-11)
- l'esclave d'un centurion païen (7,1-10)

Il mentionne également une notice générale (4,40-41).

La tradition a conservé, par ailleurs, l'épisode de la délégation envoyée par Jean-Baptiste soucieux de s'informer au sujet de Jésus. Luc insère ici en 7,18-23, après la résurrection du fils de la veuve, cet incident. La preuve décisive de la messianité de Jésus se trouve dans l'accomplissement des prophéties résumées au verset 22 :

²⁰ *Arrivés auprès de Jésus, ces hommes lui dirent : « Jean le Baptiste nous a envoyés vers toi pour te demander : Es-tu "Celui qui vient", ou devons-nous en attendre un autre ? »* ²¹ *A ce moment-là Jésus guérit beaucoup de gens de maladies, d'infirmités et d'esprits mauvais et il donna la vue à beaucoup d'aveugles. ²² Puis il répondit aux envoyés : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, **les morts ressuscitent**, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres... (Lc 7,20-22)*

Ainsi, Luc a sans doute inséré intentionnellement cette résurrection du fils de la veuve de Naïm juste avant le récit de l'envoi de la délégation. Il est significatif que la liste des miracles de 7,22 culmine dans l'affirmation "les morts ressuscitent" qui se réfère au récit immédiatement précédent, situé à Naïm.

Ensuite, Luc mentionne l'épisode de la femme pécheresse qui baigne les pieds de Jésus de ses larmes et du pharisien qui se demande comment Jésus peut se laisser toucher par une femme pécheresse (Lc 7,36-50). A la fin du récit, Jésus déclare que les péchés de la femme sont pardonnés parce qu'elle a montré beaucoup d'amour (Lc 7,47). Ignorant les réactions des convives, Jésus conclut la scène avec la parole adressée à la femme : "Ta foi t'a sauvée. Va en paix !" (Lc 7,50).

Miracles de guérison et miracles de pardon se rejoignent donc comme des manifestations concrètes de la visitation de Dieu à son peuple à travers Jésus. Dans ce chapitre 7, Luc développe ainsi des thèmes théologiques importants. Dieu visite son peuple, il vient à lui pour lui procurer le salut par et dans le ministère de Jésus. Le peuple de Dieu, malade est touché par ce salut selon des modalités variées : la guérison physique, la résurrection, le pardon des péchés. Ce salut est en particulier offert aux pauvres,

aux marginaux, aux méprisés de la société : la veuve sans enfants, la femme pécheresse et même l'esclave d'un centurion non juif.

En guérissant les malades, en ressuscitant les morts, en proclamant la bonne nouvelle pour les pauvres, en pardonnant les péchés, Jésus fait encore mieux que ses modèles prophétiques et même mieux que Jean-Baptiste.

23 Le récit de Lc 7,11-17

¹¹Or, Jésus se rendit **ensuite** dans une ville appelée Naïn. Ses disciples faisaient route avec lui, ainsi qu'une grande foule. ¹²Quand il arriva près de la porte de la ville, on portait tout juste en terre un mort, un fils unique dont la mère était veuve, et une foule considérable de la ville accompagnait celle-ci.

Jésus est accompagné de ses disciples et d'une grande foule et la veuve est accompagnée d'une foule considérable de la ville.

Le récit insiste sur le caractère dramatique de la situation : le fils est unique et la mère est veuve. Quant au village, il n'est jamais nommé dans l'AT.

On devine, à l'arrière-plan, le souvenir de deux autres résurrections : celles opérées par Elie (1 R 17,17-24) et par Elisée (2 R 4,18-37). Dans le premier cas, Elie rencontre une veuve (*chéra*) en détresse à la porte (*pylé*) de la ville et le fils est unique.

Selon 1 R 17,23 quand le fils unique de la veuve mourut, Elie le ramena à la vie "*et le donna à sa mère*". Les mêmes mots (dans la LXX) se retrouvent exactement dans le même ordre en Lc 7,15 :

Kai edwken auton th metri autou (1 R 17,23)

Kai edwken auton th metri autou (Lc 7,15)

A la fin du récit, la veuve reconnaît en Elie un "homme de Dieu". De la même manière, la résurrection du fils de la veuve va amener la foule à reconnaître Jésus comme "un grand prophète" (Lc 7,16).

¹³En la voyant, **le Seigneur fut pris de pitié** pour elle et il lui dit : « Ne pleure plus. »

C'est la première fois dans l'évangile de Luc que Jésus est désigné par son titre pascal : "Seigneur". Cette terminologie exprime la théologie que Luc développe en cet endroit. C'est en effet le Seigneur Ressuscité qui a pouvoir sur la mort. Les sentiments de Jésus sont exprimés dans les mêmes termes que ceux du samaritain dans la parabole (Lc 10,33) ou du père de l'enfant prodigue (Lc 15,20)

¹⁴Il s'avança et toucha le cercueil ; ceux qui le portaient s'arrêtèrent ; et il dit : « Jeune homme, je te l'ordonne, réveille-toi. »

Les paroles de Jésus sont empruntées au récit de la fille de Jaïre :

⁵⁴Mais lui, prenant sa main, l'appela : « Mon enfant, réveille-toi. » (Lc 8,54)

Une nuance toutefois dans le texte grec. L'ordre donné à la fille de Jaïre est exprimé à l'actif : "éveille (-toi)", tandis qu'ici, il est au passif : "sois réveillé". On sait que l'usage du passif est d'usage pour faire de Dieu l'auteur de l'action.

¹⁵Alors le mort s'assit et se mit à parler. Et Jésus le rendit à sa mère.

Le fils se mit à parler : il doit en effet rendre témoignage. "Il le rendit à sa mère" est recopié textuellement du livre des Rois :

²³Elie prit l'enfant, le descendit de la chambre haute..., et le rendit à sa mère... (1 R 17,23)

¹⁶Tous furent saisis de crainte, et ils rendaient gloire à Dieu en disant : « Un grand prophète s'est levé parmi nous et **Dieu a visité son peuple.** »

Ce verset rassemble des idées chères au 3^{ème} évangile : Dieu est glorifié car il a visité son peuple !

En dehors des motifs concrets qui ont présidé à l'insertion de cet épisode dans l'évangile de Luc, on reconnaît sans peine les grandes idées fondamentales qui s'y trouvent développées :

- Jésus est un prophète qui se situe dans la tradition d'Elie et d'Elisée,
- Il est cet Elie qu'attendait Israël au tournant de notre ère,
- Jésus est le premier qui, depuis ces vénérables ancêtres, opère une résurrection,
- Mais il mérite d'être appelé, lui, du même titre que le Dieu de l'AT, "Seigneur",
- Il est le prince de la vie qui visite son peuple.